

Les liens de l'ombre

Incarcéré, évadé puis traqué par tous, John Doe prépare sa disparition ultime, mais ce qu'il laisse derrière lui pourrait changer le destin de la nation.



Emmanuel THIBAUT

Emmanuel Thibaut

Les Liens de l'ombre

© Emmanuel Thibaut, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9588-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Les lourdes portes de la prison se refermèrent dans un claquement métallique. L'écho résonna longuement dans les couloirs, comme un coup de tonnerre annonçant l'orage. John Doe avançait, menottes aux poignets, encadré par deux gardiens dont les gestes trahissaient une nervosité inhabituelle. Leurs regards évitaient soigneusement de croiser le sien. Ils savaient. Tout le monde savait.

L'information s'était répandue comme une traînée de poudre à travers les blocs : John Doe, le fantôme, l'insaisissable, venait d'entrer dans leur monde. L'air, déjà lourd et vicié, sembla s'alourdir davantage. Derrière les barreaux rouillés, les détenus se figèrent. Certains détournèrent le regard. D'autres, plus téméraires, l'observèrent avec cette curiosité morbide qu'on réserve aux condamnés à mort.

Dans la salle commune du bloc C, Carlos Martinez leva la tête. Ses bras, couverts de tatouages qui serpentaient comme des cicatrices vivantes, reposaient sur la table crasseuse. D'un signe de tête, il attira l'attention de son lieutenant.

— C'est lui qui a fait flipper le FBI ? demanda l'homme, incapable de dissimuler son appréhension.

Carlos plissa les yeux, scrutant la silhouette qui traversait le couloir.

— Ouais. Mais ici, c'est différent. Il va devoir s'adapter... ou crever.

Au deuxième étage du bloc A, Terry Haines, appuyé contre la balustrade, observait la scène en silence. Vingt ans de pénitencier avaient gravé des sillons profonds sur son visage. Il contrôlait tous les trafics de la prison, du tabac à l'héroïne. Rien ne bougeait sans son accord. Pourtant, quelque chose dans la démarche de ce nouveau détenu le dérangeait.

— Je l'aime pas, grogna son bras droit, un ancien boxeur aux mains déformées. Y'a un truc qui colle pas.

Terry hocha lentement la tête.

— Ce type va foutre le bordel. Je le sens.

Dans le mirador, James, chef des surveillants, fixait John à travers la vitre blindée. Trente ans de service l'avaient endurci, mais il reconnaissait un prédateur quand il en voyait un. Et John Doe était différent des autres. Pas d'arrogance, pas de provocation. Juste ce calme inquiétant qui en disait long.

— Encore un dur qui se croit invincible, marmonna un jeune gardien en ajustant sa matraque.

James ne répondit pas immédiatement. Son regard restait rivé sur John.

— Celui-là... il a survécu à pire que nous. Et je crois bien qu'il sait déjà comment tout ça va finir.

Les couloirs se rétrécissaient. Le béton suintait l'humidité. L'odeur du désinfectant industriel se mêlait à celle de la sueur et de la crasse accumulée. Des graffitis, gravés à la hâte par des mains désespérées, couvraient les murs noircis. À chaque pas, John sentait les regards peser sur lui. Des murmures s'élevaient des cellules. L'équilibre fragile de la prison venait de basculer.

Quand ils atteignirent enfin sa cellule, l'un des gardiens déverrouilla la porte. Le grincement strident du métal déchira le silence. John pénétra dans l'espace exigü. Une ampoule clignotante diffusait une lumière blafarde. Le béton brut des murs transpirait le froid.

Il n'était pas seul.

Sur la couchette du bas, un colosse se redressa lentement. Tyler. Ancien chef d'un gang de motards déchu, le crâne rasé couvert de cicatrices. Ses yeux de prédateur jaugèrent John avec un mélange de mépris et d'arrogance. Dans cette prison, Tyler avait bâti sa réputation à coups de poing et de terreur. Personne ne le défiait.

Les gardiens refermèrent la porte avec un claquement sec. Leurs regards se croisèrent brièvement. Ils savaient ce qui allait suivre.

Tyler se leva de toute sa hauteur et s'avança, bloquant l'espace minuscule.

— Alors comme ça, t'es la grande légende ? lança-t-il d'une voix rauque. Bienvenue dans MA cellule. Ici, c'est moi qui fais les règles.

Il s'approcha encore, dominant John de sa carrure massive. Sa respiration était lourde, son corps tendu comme un ressort prêt à se déclencher.

John ne bougea pas. Ses yeux restèrent impassibles, analysant chaque détail : la position des pieds, l'angle des épaules, le point de déséquilibre. Pas le moindre signe de peur.

Tyler, sentant le défi, esquissa un sourire vicieux.

— T'es sourd ou quoi ?

Il posa une main massive sur l'épaule de John.

Ce fut son erreur.

John réagit en une fraction de seconde. Un mouvement fluide, presque imperceptible. Il pivota sur lui-même et verrouilla le bras de Tyler dans une prise implacable. Avant que le colosse ne comprenne ce qui lui arrivait, John enfonça ses doigts dans le nerf médian du poignet. Une douleur fulgurante explosa dans le bras de Tyler, paralysant tous ses muscles.

Le géant s'effondra à genoux, un gémissement étranglé coincé dans sa gorge.

— Je ne suis pas ta pute, murmura John à son oreille, sa voix aussi froide que l'acier. Mais si tu continues, tu vas souffrir comme jamais.

Tyler, le visage blême, sentit la sueur froide dévaler son dos. Pour la première fois de sa vie, il comprit ce qu'était la peur. La vraie. Celle qui glace les os et brise les certitudes.

John le relâcha.

Le colosse se releva en tremblant, incapable de soutenir ce regard qui le transperçait. Il tituba vers la porte, martelant le métal de ses poings.

— Gardien ! Sortez-moi d'ici ! **SORTEZ-MOI D'ICI !**

Dans le couloir, les détenus qui avaient observé la scène à travers les interstices des portes virent Tyler sortir, livide, les jambes flageolantes. Le prédateur venait d'être dompté.

Le message était passé.

John s'assit sur la couchette du haut, inspectant calmement sa nouvelle cellule. Trois mètres carrés de béton froid. Un lavabo ébréché. Des toilettes sans intimité. Il avait connu pire.

Les heures qui suivirent furent une succession d'observations silencieuses. John ne cherchait ni à s'imposer ni à se faire remarquer. Il se contentait d'exister, un fantôme parmi les ombres.

Dans les couloirs, les chefs de blocs échangeaient des regards lourds de sens. Carlos, Terry, et les autres figures de pouvoir savaient qu'un nouveau joueur venait d'entrer dans la partie. Un joueur qui ne suivrait pas leurs règles.

Le lendemain, la cour.

Le soleil filtrait faiblement à travers les hautes grilles, projetant des ombres déchiquetées sur le béton. John s'installa sur un banc isolé, à l'écart du brouhaha. De là, il avait une vue parfaite sur l'organisation de la prison.

La hiérarchie s'affichait sans fard. Les cartels mexicains occupaient le coin sud-ouest. Les motards, près des grilles. Les mafias locales, éparpillées mais vigilantes. Chaque clan gardait son territoire. Les frontières invisibles étaient aussi solides que des murs de béton.

Au centre de la cour, des détenus serviles, maigres et brisés, effectuaient des corvées sous les ordres des caïds. Ils transportaient des seaux, nettoyaient, obéissaient. Des esclaves modernes, interchangeables et jetables.

John ne les plaignait pas. Il les observait. Tout comme il observait les échanges discrets, les regards entendus, les signaux codés. La prison était un organisme vivant, un écosystème régi par ses propres lois. Pour survivre, il fallait d'abord comprendre.

À l'extrême gauche, un groupe de détenus soulevait de la fonte sur des appareils rouillés. Leurs corps, sculptés par des années d'entraînement forcé, étaient couverts de tatouages tribaux. La force brute leur conférait un respect immédiat. Mais John savait que la force seule ne suffisait jamais.

Sur le terrain de basket, une partie acharnée opposait deux clans rivaux. Chaque panier marqué était une victoire symbolique, une affirmation de domination. Les spectateurs pariaient en cigarettes, en doses, en faveurs.

Plus loin, à l'ombre d'un mur, des joueurs de dames se concentraient sur leur partie. Ici, la stratégie primait. John nota les visages, les alliances tacites, les

tensions sous-jacentes.

Mais ce qu'il faisait réellement, c'était compter.

Compter les gardiens. Leurs horaires. Leurs rotations. Leurs habitudes. Celui qui vérifiait son téléphone toutes les demi-heures. Celui qui somnolait après le déjeuner. Celui qui discutait trop longtemps avec certains détenus influents.

Il repérait les angles morts. Les zones où les caméras ne couvraient pas totalement l'espace. Les recoins où les ombres duraient plus longtemps. Les failles dans le système.

Tout était stocké, analysé, classé dans sa mémoire. Chaque détail comptait.

Pendant ce temps, dehors, l'agent Sarah Mitchell et l'enquêteur Blake piétinaient. Ils retournaient chaque pierre, fouillaient chaque piste. En vain. John avait effacé ses traces avec une précision chirurgicale. Les dossiers qu'il avait constitués sur ses victimes étaient cachés dans des endroits qu'ils ne trouveraient jamais.

Il était patient. Il savait attendre.

L'évasion n'était qu'une question de temps.

L'heure du repas.

Le claquement des portes métalliques résonna dans les couloirs. Les détenus se dirigèrent vers le réfectoire dans un brouhaha contrôlé. John se mêla à la foule, invisible parmi les invisibles.

Le réfectoire était une salle immense, éclairée par des néons blafards qui accentuaient la grisaille des lieux. Les tables métalliques s'alignaient en rangs serrés. L'ambiance était électrique. Chaque repas était une épreuve, un moment où les tensions pouvaient exploser.

Des gardiens surveillaient depuis les coins, la main près de la matraque. Ils savaient que le réfectoire était le lieu le plus dangereux de la prison. Ici, les alliances se scellaient, les trahisons s'orchestraient, les comptes se réglaient.

John prit son plateau sans un mot. Purée grisâtre, viande indéfinissable, pain sec. Il s'installa à une table isolée, dos au mur, face à la salle.

Un détenu plus âgé, le visage ridé comme une vieille carte routière, se glissa près de lui.

— Tu veux « cantiner » ? va falloir bosser, chuchota-t-il en jetant des regards nerveux autour de lui.

John savait ce que cela signifiait. « Cantiner », c'était acquérir des biens en dehors du circuit officiel. Cigarettes, rasoirs, nourriture décente, drogue. Tout s'achetait, tout se troquait. Certains travaillaient pour la prison, mais les salaires étaient dérisoires. Les vraies affaires se faisaient ailleurs.

— Y'a du boulot si t'es motivé. Mais faut pas compter sur la prison pour gagner ta vie. C'est avec les bonnes alliances que tu peux avoir des trucs sympas.

John hocha imperceptiblement la tête. Le vieil homme, comprenant qu'il n'obtiendrait rien de plus, se leva et s'éloigna en traînant les pieds.

Mais les prédateurs veillaient.

Carlos Martinez apparut, flanqué de deux hommes de main. Il se posta devant John, bras croisés, sourire carnassier aux lèvres.

— On m'a dit que tu jouais solo, lança-t-il de sa voix grave. Mais ici, personne reste seul longtemps. Pas sans y laisser des plumes.

Il se pencha légèrement, plantant son regard dans celui de John.

— Si t'as besoin de protection, on peut discuter. Je fais des affaires avec les bons joueurs. Et toi... t'as l'air d'être un bon joueur.

John leva les yeux. Son regard croisa celui de Carlos sans fléchir. Un silence s'installa, lourd, pesant. Autour d'eux, les conversations se turent progressivement. Tous attendaient.

— Je ne suis pas intéressé, finit par répondre John d'une voix basse mais ferme.

Le ton ne laissait aucune place à la négociation.

Carlos serra les mâchoires. Son sourire se figea.

— Tu crois que tu vas tenir tout seul ici, Doe ? Personne n'y arrive. Personne.

— Je m'en sors toujours.

La froideur de la réponse glaça l'air entre eux. Carlos se redressa, frustré. Ses hommes échangèrent des regards, visiblement mécontents. Mais Carlos se contenta de jeter un dernier regard à John avant de s'éloigner.

Le défi était lancé.

Quelques minutes plus tard, Tyler réapparut, entouré de ses motards. Malgré l'humiliation de la veille, il avait retrouvé une partie de son arrogance, rassuré par la présence de ses hommes.

— T'es peut-être fort, Doe, mais ici, t'as besoin de plus que tes poings, grogna-t-il en s'appuyant contre la table. Le troc, ça marche mieux quand t'as des alliés. Si tu veux de la dope, du tabac, ou même un peu de bouffe correcte, va falloir passer par nous.

John ne bougea pas. Son regard se posa sur Tyler avec cette même indifférence glaciale qui l'avait déjà réduit au silence.

— Je n'ai besoin de rien. Ni de toi, ni de tes amis.

La tension monta d'un cran. Les motards se raidirent, prêts à réagir. Mais Tyler, encore marqué par sa défaite, recula. Le poing serré, le visage livide.

— Tu vas regretter ce choix, murmura-t-il en s'éloignant, les yeux brûlants de rancœur.

John savait que refuser ces alliances faisait de lui une cible. Mais il s'en moquait.

Il n'était pas là pour jouer leur jeu.

Dans ce réfectoire où le pouvoir changeait de mains aussi facilement qu'un morceau de pain, John s'imposait comme un électron libre. Seul. Libre. Dangereux.

Exactement là où il voulait être.